

DYNAH PSYCHÉ

# gáig

LIVRE 2

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



PREMIÈRE PARTIE

# Les bandits des mers



# 1

Pilaf, poings serrés, enfonçait ses ongles dans les paumes de ses mains, jusqu'à en avoir mal. La sueur perlait à son front et, sans qu'aucun signe ne transparût sur son visage, il se mordait l'intérieur des joues avec les canines. S'il arrivait à saigner, s'il sentait le goût de son propre sang dans sa bouche, cela voudrait dire qu'il réussirait.

Or il voulait réussir. Il ne serait pas dit qu'il devrait son salut à des tiers, fussent-ils son père, sa sœur, et tous ces Nains qu'il apercevait dans les barques qui s'approchaient. C'était son avenir de capitaine qu'il jouait là, il ne pourrait garder la tête haute que s'il libérait tout seul la *Bella-Bartoque* de l'emprise de cette mer maudite.

Et, pour s'encourager, pour garder l'espoir dans la situation quasi désespérée qui était la sienne, il avait foi en l'irrationnel: si le sang perlait, s'il percevait sur sa langue son goût âcre et légèrement salé, il gagnerait. Ce n'était qu'une question de temps, de vitesse, de vent, et... de sang!

Il avait suivi les conseils de WaNdo et il avait réussi à se maintenir en dehors des eaux trop calmes de la mer des Vents morts. Le vent n'avait guère forcé depuis la veille, ou si peu, et le bateau dérivait plus qu'il n'avancait, entraîné par le courant. Mais les voiles larguées aidaient à maintenir tant bien que mal le cap sur l'est-nord-est. Avec de la patience, de la vigilance et de la chance, il sauverait la *Bella-Bartoque*.

Sauf si on venait le sauver. De cela, il ne se remettrait pas. C'est pourquoi il se mordait avec tant d'ardeur l'intérieur des joues. Si douloureuses que fussent ces morsures, il continuait, persévérant, atteignant chaque fois la limite du supportable. Ces gouttes de sang renverseraient la donne et lui assureraient la victoire.

Le soir, sur les ponts, à la lueur d'une bougie, des Plofi conteurs d'histoires ne relateraient pas, devant des oreilles avides et moqueuses, l'humiliant remorquage de son noble voilier par deux barcasses, mais uniquement l'épopée du valeureux capitaine Pilaf, l'immortel vainqueur de la mer des Vents morts. Se faire traîner par des rameurs? Et des Nains, en plus? Plutôt mourir!

D'abord anxieux quand il avait aperçu une voile à l'horizon, il avait été soulagé lorsqu'il avait reconnu, à la lorgnette, le profil effilé du *Sibélius* de Flopi. Simplement de le savoir là, tout près, comme un compagnon compréhensif, ça l'avait requinqué. Ses compagnons également, qui ne quittaient plus l'horizon du regard.

Pilaf avait partagé ses pensées avec eux, afin de leur fournir un aperçu plus exact de la situation. Flopi était un capitaine hors pair qui ne se laisserait pas prendre dans ce vicieux courant des Cocos. Falop, son père, se trouvait à bord, Trompe aussi, sa sœur jumelle, et tous les autres, ces marins avec qui il avait appris à naviguer dès son plus jeune âge. Ça le ragaillardissait de les savoir là, il les retrouverait avec plaisir.

Ensuite, il était parti à rêver. Il les accueillerait à son bord, ils seraient séduits par son bateau, et il pourrait former son équipage. En dépouillant un peu Flopi, certes...

Il ne doutait pas un instant de l'enrôlement de sa sœur à ses côtés. Peut-être même que de temps en temps, il la laisserait exercer la fonction de capitaine...

Dès qu'il aurait accumulé suffisamment de butin pour s'acheter son propre bateau – à la construction duquel il participerait, bien sûr –, il lui offrirait la *Bella-Bartoque*, procédant comme Flopi dans le passé, avec la *Bête-au-Vent*.

Peut-être que Falop se joindrait à son équipage, lui aussi. C'était un excellent marin, ses conseils seraient précieux. Il pourrait être son second...

Pilaf avait émergé de ses rêves quand, l'œil vissé à sa longue-vue, il avait compris ce qui se tramait en face. *On* avait mis une barque à la mer, puis deux, *on* avait embarqué des cordes, et *on* venait le chercher...

On avait visiblement l'intention de le remorquer. Non! Son père ne pouvait pas lui faire ça!

Le jeune Floup avait serré les mâchoires de rage et, depuis, il attendait, suppliant le vent pour qu'il forcisse. Les deux barques étaient encore loin, mais le temps passait trop vite à son gré: sous peu, elles seraient là.

La *Bella-Bartoque* se laissait toujours porter par le courant, dans une indifférence nonchalante, les voiles faseyant mollement, mais Pilaf ne lui en voulait pas. C'était la faute du vent, de la mer, de son équipage hétérogène et incapable, de son père trop inquiet, de Flopi trop..., il ne savait pas quoi, et des Nains, bien sûr, de tous ces Nains qui avaient fait leur apparition sur le *Sibélius*. D'où venaient-ils? Que désiraient-ils? Ne portaient-ils pas malheur?

Lui aussi avait trois Nains sur son bateau, accompagnés d'étranges créatures. Plus la fille bizarre qui s'était sans doute noyée... Pilaf serra les dents et les paupières avec force, se demandant s'il ne vivait pas un cauchemar depuis deux jours. Non, le cauchemar, c'était maintenant qu'il le vivait, avec ce sauvetage insupportable pour son honneur.

Au moment où WaNdo, qui s'était approché, posa la main sur son épaule, il perçut enfin le goût tant attendu sur sa langue.

Pilaf, grisé, s'enivra du goût de son propre sang, qu'il aspira voluptueusement par la minuscule entaille qu'il s'était infligée à l'intérieur de la joue. Jamais liquide ne lui avait semblé aussi délectable. «Un vampire, je suis un vampire. Mais quel vampire! Un vampire des mers! Rien de moins. Un vampire des mers qui gagne ses premiers galons. Un vampire vainqueur. Je les aurai!»

— Tu ne crois pas que nous devrions essayer une manœuvre, capitaine? demanda l'aveugle, le confortant sans le savoir dans sa décision. Mfuru me dit que le bateau d'en face a mis deux barques à la mer et qu'elles se dirigent vers nous, sans doute pour nous remorquer. Pouvons-nous leur faciliter la tâche?

Il ouvrit les yeux, considéra WaNdo un moment, puis ses compagnons en attente et sourit. Jamais il ne s'était senti aussi léger. Le sang était venu, il avait des ailes, et la *Bella-Bartoque* également. Il analysa la situation d'un rapide coup d'œil et se décida.

La manœuvre était osée, mais il la tenterait. C'était ça, ou perdre la face.

— Nous voguons actuellement vent arrière, même s'il n'y a presque pas de vent, commença-t-il. Nous allons virer, comme pour

nous placer vent debout. C'est le courant qui nous fera tourner, avec la quille. Et avancer. Si nous manœuvrons habilement, il nous déportera vers l'est.

— Tu penses que ça peut marcher ? interrogea WaNdo.

Il sentit les épaules de Pilaf se soulever légèrement, en signe d'ignorance.

— Puisqu'on ne peut pas compter sur le vent, utilisons l'eau. Le courant, c'est comme une rivière. Depuis hier, nous sommes sur la « rive » ouest, coincés entre la rivière et la mer des Vents morts. C'est comme si nous voulions traverser la rivière. Une fois au milieu, le courant sera plus fort, et il y aura peut-être davantage de vent. C'est risqué, c'est sûr, c'est pourquoi j'avais pas osé tenter le coup avant. Mais maintenant...

Son assurance était contagieuse. Dikélédi continua la phrase qu'il n'avait pas terminée :

— Maintenant que les autres sont là, ils nous sauveront.

WaNdo la corrigea :

— Maintenant qu'ils sont là, ce serait encore mieux si nous nous en sortions nous-mêmes. N'est-ce-pas, capitaine ?

Pilaf ne put s'empêcher de le regarder. Comment avait-il deviné ? Ce vieux Nain aveugle et sans oreilles, pas beau au demeurant, savait décidément tout. Mais il avait toujours bien agi envers lui, il l'avait encouragé la veille alors que sa volonté fléchissait, et Pilaf avait confiance en lui.

Puisqu'il ne pouvait pas le tromper, autant jouer franc-jeu.

— Absolument, répondit-il avec une certitude toute neuve, en se passant la langue sur les lèvres. Nous passerons devant eux, et nous les remorquerons s'il le faut.

AtaEnsic, Dikélédi et Winifrid, visiblement dubitatives, s'apprêtaient sans doute à le rappeler à la raison, mais elles n'en eurent pas le temps.

— Que faut-il faire, capitaine ? cria Loki, se dirigeant vers la proue pour revenir aussitôt sur ses pas. Virer lof pour lof ?

Pilaf sourit de l'expression, apparemment employée de façon si naturelle. Elle était destinée surtout à épater les autres, et Loki se fichait bien de son véritable sens. Finalement, il n'était pas si déplaisant, son équipage improvisé. Depuis la veille, ses compagnons avaient tous essayé de l'aider, aucun ne lui avait fait de reproche sur une

quelconque incompétence de sa part en matière de navigation. Puis qu'ils avaient confiance en leur capitaine, il allait s'en montrer digne.

Il donna les ordres nécessaires, attendant anxieusement les réactions de sa goélette. Cette dernière ne répondait pas, elle se laissait aller. On aurait même dit qu'elle se déportait vers la mer des Vents morts.

Pilaf, mort d'angoisse, observait le bateau. Il fallait que sa manœuvre fonctionne. Et elle fonctionnerait, puisqu'il avait perçu le goût du sang sur sa langue. Pour conjurer le mauvais sort, il se mordit une nouvelle fois.

Il fut sans doute le seul à percevoir le furtif frémissement le long de la coque, avant que le bâtiment ne commence à bouger. Il vit la proue se déplacer, tourner lentement et, comme la goélette se mouvait nonchalamment, il entendit les voiles faser plus fort, comme contrariées par le changement qu'on leur imposait. Quand il les vit se tendre légèrement, il sut qu'il gagnerait. Il poursuivit la manœuvre, porté par un enthousiasme tout neuf.

Une fois le cap à l'est, il fut étonné de la facilité avec laquelle le bâtiment progressait. Ce n'était pas une bien grande vitesse, certes, mais c'était mille fois mieux qu'avant... Pourquoi n'avait-il pas tenté cette manœuvre plus tôt? «Je n'étais pas assez désespéré» pensa-t-il.

— Alors, capitaine, on s'en est sorti? demanda WaNdo. Je sens que ça bouge.

— Pas encore, mais presque, répondit-il fièrement.

Il ne voulait pas crier victoire trop vite. Cependant, on ne pouvait nier qu'ils avançaient. Les barques se trouvaient encore à une bonne distance, mais leurs passagers avaient arrêté de ramer. Maintenant, on les distinguait mieux et, avec la longue-vue, Pilaf ne put s'empêcher de garder la mise au point sur son père et sa sœur.

Trompe, visiblement, se réjouissait ouvertement du succès de son frère. À travers les gestes échangés avec leur père, Pilaf comprenait qu'elle partageait son succès, qu'elle le faisait sien, et qu'elle convainquait son père qu'il était digne d'admiration.

Le père en question était perplexe, un peu dépassé par la tournure prise par les événements, partagé entre la fierté et le désir de protéger encore son enfant. Enfin, protéger... Cela faisait déjà sept ans qu'il ne le protégeait plus, son petit garçon... Depuis qu'il avait été capturé par les Hommes...

À leur contact, celui-ci s'était endurci, il avait appris à naviguer, et maintenant qu'il était devenu un vrai marin, un Floup, il revenait parmi les siens, à la barre de son propre bateau, de surcroît. Ah, si Flanel était encore en vie...

Falop se sentait ému. D'abord inquiet quand il avait compris, grâce au récit de Kodjo, que le bateau sur lequel se trouvait son fils unique naviguait dans le courant des Cocos, il n'avait eu de cesse qu'il ne vole à son secours. En apercevant la *Bella-Bartoque* presque immobile à l'horizon, il s'était senti prêt à donner sa vie pour sauver Pilaf.

Au moment où il avait déclaré à Flopi qu'il le rejoindrait en barque, il n'avait encore établi aucun plan. Mais il savait qu'une fois à bord, il ferait tout pour libérer le bâtiment de cette mer maudite et arracher son fils à une mort lente et oppressante.

Et voilà que le petit sacripant avait réussi à se tirer d'affaire, sans l'aide de personne. Le connaissant, Falop savait bien que la mise à l'eau des deux barques avait été l'élément déclencheur. Le bougre avait senti qu'il y allait de son honneur futur, et il avait réagi en conséquence. Tant pis pour le dérangement causé. Après tout, il n'avait rien demandé à personne...

Pourtant, vu son jeune âge, on lui aurait bien pardonné cette mésaventure. Voyant que Falop avait arrêté de ramer, Mukutu et Macény agirent de même, puis ceux de la deuxième barque. Ils guettaient tous la lente avancée de la goélette, qui n'en était que plus majestueuse.

Macény n'en pouvait plus, d'attendre. Comme elle n'avait pas besoin de ramer, elle saisit la longue-vue qu'elle avait pris soin d'emporter avec elle. Elle identifia Do immédiatement. Comme il avait vieilli!

Elle n'ignorait rien de son état, elle avait posé de multiples questions à ses frères Kikongos, pour se préparer mentalement, prétendait-elle. Ils avaient toujours fait preuve de patience et de doigté pour lui répondre. Mais en le voyant là, sur le pont, si petit, si fragile, son cœur se serrait. Qu'avaient-ils fait de son époux, les Hommes? Ces misérables étaient des êtres ignobles, haïssables et effrayants, et elle les détestait de tout son cœur.

Elle promenait sa lorgnette alternativement de Do à Mfuru, sans un mot. Elle voyait que le fils parlait au père sans arrêt, il devait lui décrire le déroulement des événements. Sa petite tortue adorée, si gentille, si serviable, si calme, si discrète...

Mukutu aurait bien aimé jeter un coup d'œil rapproché, lui aussi,



mais comprenant ce qui se passait, il gardait, péniblement, un silence discret et respectueux, n'osant réclamer son tour de lorgnette.

Un bon moment s'écoula encore. Finalement, Mukutu serra tendrement l'épaule de Macény, pour attirer son attention.

— M'est-avis qu'tu peux laisser cette machine maint'nant, Macény. On les voit aussi bien sans elle. R'garde.

La Naine abaissa la longue-vue, appréhenda la situation d'un coup d'œil froid, et replaça l'objet sur son œil.

— Je les vois mieux avec, dit-elle simplement.

Elle s'absorba dans la contemplation de son époux, se plaisant à reconnaître ses traits, examinant ses rides, détaillant sa silhouette, ses mains noueuses, évitant les oreilles absentes puis y revenant malgré elle. Il était devenu un vieillard, maigre et voûté.

Trompe, debout, s'agitait frénétiquement, faisant des signes à son frère. Falop aussi s'était dressé sur ses jambes, impatient, mais cela ne dérangeait nullement Macény. Perdue dans la contemplation de son amour, bouleversée de le retrouver vivant, elle trouvait qu'il avait toujours les plus beaux yeux du monde.